Réponse à une enquête

MILITANTISME

Cher Xavier Eman,

Vous me demandez de vous décrire ma « vision » du militant de 2007 et de « ce qui fait ses différences mais aussi ses points communs avec celui des générations passées ». Je n'ai pas de visions, et sur un tel sujet on ne parle pas par ouï-dire. Je peux en revanche vous dire ceci.

J'ai connu et pratiqué dans ma jeunesse un militantisme de type sacerdotal, où je me suis jeté à corps (et cœur) perdu. J'appelle militantisme « sacerdotal » un militantisme qui se refuse à toute limite. A l'époque, nous voulions faire la Révolution, et il nous paraissait inconcevable de ne pas être à son service sept jours sur sept et vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Nous n'avions donc qu'un infini mépris pour ceux qui se distrayaient, pour ceux qui prenaient des vacances, pour ceux qui s'occupaient en priorité de leurs études, de leur famille ou de leurs petites amies, pour les militants à mi-temps et les sympathisants de principe. Cela allait même assez loin. Il était par exemple vivement recommandé de ne pas passer ses examens pour « ne pas collaborer avec le régime ». Il était tout aussi recommandé de ne pas se marier (celui qui s'y risquait, je m'en souviens encore, recevait des lettres de condoléances). Nos convictions primaient sur tout. Absolument sur tout. On entrait alors en politique comme d'autres entrent en religion.

Nous donnions beaucoup de nous-mêmes mais, reconnaissons-le, cela nous faisait un immense plaisir. Raymond Abellio, qui fut lui aussi un militant exemplaire (d'extrême gauche) dans sa jeunesse, dit dans ses mémoires que les militants n'ont aucun mérite, car ils ont seulement choisi la voie qu'ils ont jugée la plus exaltante. Ce n'est pas tout à fait faux.

De cette période, je garde bien entendu mille souvenirs. Je ne les évoquerai pas ici. Le style ancien combattant n'est pas mon genre.

Comme beaucoup d'autres choses, le militantisme est en fait un Janus. Dans l'un de mes premiers livres, rédigé en collaboration avec François d'Orcival, *Le courage est leur patrie*, j'en ai longuement exalté les qualités, sinon les vertus. Elles sont évidentes. (Un militant vaudra toujours mieux que celui qui ne fait rien, ne croit à rien, ne pense rien). A quoi sert le militantisme ? Rarement à faire avancer la cause que l'on défend, mais avant tout à se former soi-même. A se doter d'un caractère. A se structurer, physiquement et mentalement. Le militantisme est une école, et ceux qui sont passés par cette école, à quelque bord qu'ils aient appartenu, se reconnaissent immédiatement. Le but de notre livre était d'affirmer la supériorité morale des militants – des militants de base – par rapport aux notables, aux

cheffaillons et aux bourgeois. La communauté militante n'aura en effet jamais rien en commun avec la société bourgeoise.

Mais il y a aussi – pourquoi ne pas le dire ? – un revers de la médaille. Le militantisme peut aussi être une aliénation. Il aliène chaque fois qu'il empêche de penser par soi-même, qu'il conduit à dire ou à répéter des sottises auxquelles on ne croit pas au seul motif qu'on s'imagine que c'est en les disant qu'on sera un « bon militant » (il ne faut pas « désespérer Billancourt » !). Il permet de se structurer, mais peut aussi rendre psycho-rigide. Il permet d'acquérir une armure, mais peut faire oublier que la cuirasse n'est pas le corps. Il aide à devenir fort, au risque de devenir pesant. Il fait préférer les réponses toutes faites aux questions ouvertes, ce qui ne favorise pas le travail de la pensée. Il incite à ne tenir pour valables que les idées qu'on peut instrumentaliser. Il peut légitimer la mauvaise foi, ou pis encore. Il y a selon moi une énorme différence entre un esprit engagé et un esprit partisan. Même au service de la meilleure des causes, un esprit partisan n'est jamais un esprit libre.

Qu'est-ce qui a changé ? L'époque et les moyens, bien sûr. Lorsque j'étais à l'Université, au moment de la guerre d'Algérie, 80 % au moins des étudiants étaient membres d'un parti ou d'un mouvement politique. C'est tout dire. Aujourd'hui, nous vivons dans le monde du *zapping*, c'est-à-dire le monde de l'artifice, de l'éphémère et du « liquide ». Le sacerdoce politique n'attire plus grand monde. Quant aux moyens, la photocopieuse, le fax et Internet ont quand même changé beaucoup de choses. On n'a plus besoin de taper des milliers de pages sur de fragiles stencils, ni de passer des nuits entières, comme nous le faisions si souvent, à tourner la ronéo ou à mettre des tracts sous enveloppe jusqu'à l'aube. L'évolution des techniques, là aussi, a changé nos modes d'existence.

Le militantisme est un don de soi. On a parfaitement le droit (c'est même souvent nécessaire) de cesser de militer – à la condition de ne jamais perdre de vue le don de soi. On peut se désengager, à condition de s'engager autrement – à temps complet, avec le même désintéressement. La priorité, c'est toujours l'au-delà de soi.

Alain de Benoist